Femmes et culture dans l'Égypte byzantine (Ve-VIIe s.)

Jean-Luc Fournet

▶ **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Femmes et culture dans l'Égypte byzantine (Ve-VIIe s.). Les réseaux familiaux : Antiquité tardive et Moyen Âge, Nov 2010, Paris, France. pp.135-145. hal-01597484

HAL Id: hal-01597484
https://hal.science/hal-01597484

Submitted on 28 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COLLÈGE DE FRANCE – CNRS
CENTRE DE RECHERCHE D'HISTOIRE
ET CIVILISATION DE BYZANCE

MONOGRAPHIES 37

LES RÉSEAUX FAMILIAUX

ANTIQUITÉ TARDIVE ET MOYEN ÂGE

in memoriam A. Laiou et É. Patlagean

édité par

Béatrice CASEAU

Ouvrage publié avec le concours
de l'université Paris-Sorbonne

ACHCByz
2012

FEMMES ET CULTURE DANS L'ÉGYPTE BYZANTINE (IVe-VIIe s.)

Jean-Luc Fournet

Lorsque j'ai été invité à parler sur ce sujet, je craignais à la fois de fouler des sentiers battus et d'être condamné à verser dans les truismes. Si, avec l'engouement pour les *gender studies* depuis plusieurs décennies, le rapport entre femmes et culture a été maintes fois scruté, notamment pour l'Égypte, il n'en reste pas moins vrai qu'une étude systématique de l'implication des femmes dans la vie culturelle de l'Égypte byzantine (IVe-VIIe s.) n'a pas été encore tentée. Le temps me manquera pour que je puisse la mener à fond ; j'essaierai en tout cas de tracer quelques pistes. Quant à la seconde crainte, elle est plus réelle : comment parler des femmes et de la culture sans enfoncer certaines portes ouvertes ? « Les femmes étaient moins scolarisées que les hommes », « les femmes riches sont plus lettrées que les pauvres », « les femmes des villes sont plus engagées dans la culture que celles des villages », etc. La société byzantine – doit-on le rappeler ? – n'a pas encouragé l'instruction des femmes, avec toutes les conséquences que cela put avoir sur le rôle qu'elles étaient amenées à (ne pas) jouer dans la vie culturelle de leur époque. Qu'il suffise de rappeler ce que Jean Chrysostome écrivait dans son *De sacerdotio*, I 2, 50-56 sur la différence entre l'éducation des filles et des garçons : « Si le défunt quitte ce monde en laissant un enfant, dans le cas où c'est une fille, elle sera, pour sa mère, cause d'un grand souci, sans pour autant entraîner frais et inquiétudes tandis qu'un fils l'emplit chaque jour de mille craintes et de plus grands soucis sans compter les dépenses auxquelles elle est contrainte lorsqu'elle désire lui donner une éducation libérale »[1] – l'instruction n'est envisagée que pour un enfant mâle ! On n'hésitait d'ailleurs pas à faire apprendre aux écoliers égyptiens du IVe s., entre autres bons mots de Diogène recopiés dans un livre de maître d'école chrétien (*P. Bouriant*, fo VI ro-vo), la sentence suivante : ἰδὼν γυναῖκα διδασκομένην γράμματα, εἶπεν οἷον ξίφος ἀκονᾶται « [Diogène] voyant qu'une femme apprenait à lire et à écrire, dit : "C'est comme un glaive qu'on affûte" ». Je n'insisterai pas, ce sont là des données bien

Les papyrus grecs sont cités selon les sigles de la *Checklist of Greek, Latin, Demotic and Coptic papyri, ostraca and tablets* en ligne sur <scriptorium.lib.duke.edu/papyrus/texts/clist.html>.

1. Ἐὰν δὲ καὶ παιδίον καταλιπὼν ὁ τεθνεὼς ἀπέλθῃ, θῆλυ μὲν ὄν, πολλὴν καὶ οὕτω παρέξει τῇ μητρὶ τὴν φροντίδα, ὅμως δὲ καὶ ἀναλωμάτων καὶ δέους ἀπηλλαγμένην, ὁ δὲ υἱὸς μυρίων αὐτὴν φόβων καθ' ἑκάστην ἐμπίμπλησι τὴν ἡμέραν καὶ πλειόνων φροντίδων· τὴν γὰρ τῶν χρημάτων ἐῶ δαπάνην ὅσην ὑπομένειν ἀναγκάζεται, ἐλευθερίως αὐτὸν θρέψαι ἐπιθυμοῦσα. Le texte est déjà cité par R. Cribiore, *Gymnastics of the mind : Greek education in Hellenistic and Roman Egypt*, Princeton 2001, p. 75.

Les réseaux familiaux : Antiquité tardive et Moyen Âge, éd. B. Caseau
(Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographies 37), Paris 2012

connues, qui ne sont propres ni à Byzance ni à l'Égypte et qu'il n'est pas dans mon propos d'analyser : j'essaierai de les dépasser en adoptant une perspective surtout diachronique qui permette de dégager des tendances propres à l'époque protobyzantine.

Je prendrai ici le mot culture dans les différentes acceptions qu'a le grec παιδεία : depuis les manifestations les plus hautes de l'esprit (en sciences et littérature) jusqu'à la simple instruction, surtout littéraire, reçue par un individu (j'excepte l'instruction manuelle). J'aborderai donc le rôle joué par les femmes successivement dans la production, la transmission et la réception de la culture, que je limiterai, sauf exceptions, à la παιδεία grecque.

1. La production de la culture : les intellectuelles

La liste des grandes figures de femmes intellectuelles de l'Égypte tardive n'est pas longue et, comme on peut s'y attendre, se restreint à la cité d'Alexandrie[2] : la seule dont la postérité ait véritablement gardé la mémoire est la fameuse Hypatie d'Alexandrie (ca 355-415)[3]. Ce personnage est trop célèbre pour qu'il soit nécessaire d'en esquisser la biographie, même si celle-ci suscite encore des débats. Il suffira pour mon propos de rappeler que, suivant les traces de son père Théon, elle fut mathématicienne-astronome et philosophe : elle a composé d'après la *Souda* des commentaires à Diophante, à Apollonius de Pergé et aux *Tables faciles* de Ptolémée, tous perdus, et une édition corrigée, conservée, du *Commentaire sur l'Almageste* de son père (comme en atteste la mention conservée par le *Laurentianus* 28, 18 au livre 3 : ἐκδόσεως παραναγνωσθείσης τῇ θυγατρί μου Ὑπατίᾳ « édition revue par ma fille Hypatie »); par ailleurs, elle avait une chaire de philosophie rémunérée par l'État (δημοσίᾳ comme l'écrit Damascius, même si cette information a été discutée)[4]. C'est donc une enseignante-chercheuse, comme on dirait aujourd'hui, de haut niveau (la critique récente a réévalué à la hausse ses aptitudes scientifiques[5]) et qui connut une notoriété certaine (ses cours attirèrent Synésius, qui lui garda une forte admiration).

Les autres personnalités féminines sont des silhouettes fugitives ; ce sont des « filles de » ou des « femmes de » : ainsi le philosophe alexandrin Olympiodore[6] eut une fille

2. Elle a déjà été dressée par M. Dzielska, Learned women in the Alexandrian scholarship and society of late Hellenism, dans *What happened to the ancient library of Alexandria?*, ed. by M. El-Abbadi and O. M. Fathallah (Library of the written word 3, The manuscript world 1), Leiden 2008, p. 129-147. Je ne reprendrai pas ici le cas douteux de Pandrosion (*PLRE* I, s. n.), dédicataire du livre III de la *Collectio mathematica* (Συναγωγή) de Pappus d'Alexandrie (début IV^e^ s., *PLRE* I, s. n.) : rien ne permet de conclure, comme le fait M. Dzielska, que « some two generations before Hypatia there had also been a woman mathematician active in Alexandria ».— Pour les intellectuelles dans le monde romain en général, cf. M. Staesche, Gebildete Frauen der römischen Oberschicht, dans *Gelehrte in der Antike : Alexander Demandt zum 65. Geburtstag*, hrsg. von A. Goltz, A. Luther und H. Schlange-Schönigen, Köln – Weimar – Wien 2002, p. 137-153 (le cas d'Hypatie y est abordé p. 147-148).

3. Voir la notice très complète de H. D. Saffrey, art. Hypatie d'Alexandrie, dans *Dictionnaire des philosophes antiques (DPhA). 3*, publ. sous la dir. de R. Goulet, Paris 2000, p. 814-817. On ajoutera à sa bibliographie les études parues postérieurement de Dzielska, Learned women (citée n. 2), et P. Chuvin, Le « cynisme » d'Hypatie : historiographie et sources anciennes, dans *Alexandrie médiévale. 3*, éd. par J.-Y. Empereur et C. Décobert (Études alexandrines 16), Le Caire 2008, p. 59-68 et les additions qui en découlent dans la troisième édition de sa *Chronique des derniers païens*, Paris 2009, p. 361-367.

4. Voir en dernier lieu Chuvin, Le « cynisme » d'Hypatie (cité n. 3), p. 63-65, repris dans *Chronique des derniers païens*, p. 363-365, plus affirmatif que Saffrey, art. Hypatie (cité n. 3), p. 815.

5. Voir notamment Saffrey, art. Hypatie (cité n. 3), p. 815 avec bibliographie.

6. *PLRE* II, s. n. Olympiodorus 2.

dont il fit une philosophe et qu'il voulut marier en vain au néoplatonicien Proclus[7], mais il est symptomatique qu'on ne connaisse même pas son nom. De même, Aidésia[8], la femme du philosophe Hermeias, elle-même parente du philosophe Syrianus qui voulut la donner en mariage, là encore, à Proclus, connut d'après Damascius une certaine notoriété à Alexandrie, mais celle-ci tient avant tout aux largesses dont elle fit preuve. Dans le domaine philosophique, Damascius, qui la connut sur le tard et composa son éloge funèbre, retient d'elle qu'« elle veillait à la formation philosophique de ses fils, cherchant à leur transmettre la science de leur père comme un patrimoine laissé en héritage » et qu'en bonne néoplatonicienne, elle pratiqua la théurgie (« elle apparaissait en tout tellement favorisée par la divinité qu'elle fut jugée digne de nombreuses manifestations divines »).

La liste est courte et il est difficile de tirer un enseignement de données aussi peu nombreuses et qui, remontant à une source unique (la relation que Damascius fit de ses années d'apprentissage à Alexandrie), peuvent être suspectées de non-représentativité et de partialité. Je me contenterai néanmoins de faire remarquer qu'elles appartiennent toutes à des familles aisées – ce qui n'est pas une surprise dans une société où l'instruction féminine est un luxe que seule l'élite peut s'offrir –, mais surtout qu'on n'y trouve nulle poétesse. S'il est pourtant un domaine où les femmes, dans une société qui leur laisse peu de place au plan culturel, ont traditionnellement joué un rôle, c'est bien la poésie[9]. Et cela aurait pu être d'autant plus le cas dans l'Égypte protobyzantine que la poésie y a connu un fort engouement qui s'est traduit par des œuvres marquantes, conservées par la tradition. Je crois que la forte rhétorisation de la poésie de l'Antiquité tardive qui en fait un genre de plus en plus déclamatoire et un moyen d'expression de la vie publique peut expliquer la disparition de la figure de poétesse. L'itinérance des poètes[10], qui mettaient leur talent au service de cités ou des cours les plus offrantes – une des conséquences de l'évolution encomiastique qu'a suivie la poésie –, était d'ailleurs un obstacle de taille à ce que les femmes puissent y faire carrière. Le phénomène n'est d'ailleurs pas propre à l'Égypte. Une des rares exceptions, Eudocie[11], doit sa renommée et la survie de son œuvre poétique (*Les centons homériques* et *Le martyre de saint Cyprien*) à son statut d'impératrice.

Nos intellectuelles alexandrines suscitent une autre réflexion : ce sont toutes des philosophes, qui, dans le portrait que nous en fait Damascius, sont présentées comme des « holy women » païennes. Hypatie, nous dit Damascius, « est restée vierge, malgré sa grande beauté » et « a atteint le sommet de la vertu morale, par sa justice et sa tempérance[12] ». Ses qualités lui valaient d'être appréciée et estimée de toute la cité[13]. Le portrait d'Aidésia, où

7. *PLRE* II, s. n. Proclus 4.

8. *PLRE* II, s. n. Voir R. Goulet, art. Aidésia d'Alexandrie, dans *DPhA 1*, Paris 1994, p. 74-75. J'emprunte à cette notice la traduction des fragments de Damascius passés dans la *Souda* ou Photius.

9. Voir récemment *Women poets in ancient Greece and Rome*, ed. by E. Greene, Norman 2005.

10. Cf. A. Cameron, Wandering poets : a literary movement in Byzantine Egypt, *Historia* 14, 1965, p. 470-509, repris dans Id., *Literary and society in the early Byzantine world* (Variorum CS 209), London 1985, n° I.

11. Qui aurait suivi, entre autres, l'enseignement des Alexandrins Hyperechius et Orion d'après Tzetzès, *Chiliades*, X 51-52.

12. Damascius, *Vie d'Isidore,* éd. P. Athanassiadi, Fr. 43 A = éd. Zintzen, Fr. 102 : πρὸς δὲ τῷ διδασκαλικῷ καὶ ἐπ' ἄκρον ἀναβᾶσα τῆς πρακτικῆς ἀρετῆς, δικαία τε καὶ σώφρων γεγονυῖα, διετέλει παρθένος, οὕτω σφόδρα καλή τε οὖσα καὶ εὐειδής.

13. Damascius, *Vie d'Isidore,* éd. P. Athanassiadi, Fr. 43 E = éd. Zintzen, Fr. 102 : οὕτω δὲ ἔχουσαν τὴν Ὑπατίαν, ἔν τε τοῖς λόγοις οὖσαν ἐντρεχῆ καὶ διαλεκτικὴν ἔν τε τοῖς ἔργοις ἔμφρονά τε καὶ πολιτικήν, ἥ τε ἄλλη πόλις εἰκότως ἠσπάζετό τε καὶ προσεκύνει διαφερόντως, οἵ τε ἄρχοντες ἀεὶ προχειριζόμενοι <τὰ> τῆς πόλεως ἐφοίτων πρῶτοι πρὸς αὐτήν.

l'on retrouve les mêmes schèmes encomiastiques, est encore plus caractéristique : « Elle était simple, généreuse, ayant cultivé toute sa vie la justice autant que la tempérance ; mais ses qualités dominantes étaient l'amour de Dieu et l'amour de l'humanité. C'est pourquoi elle s'efforçait de faire du bien même au-delà de ses moyens à ceux qui étaient dans le besoin » au point de « plonger ses fils dans une vie d'endettement. » Aussi « mêmes les plus vils de ses concitoyens[14] l'aimaient […]. Quant à ses rapports avec Dieu, elle était si pieuse et si sainte, et elle apparaissait en tout tellement favorisée par la divinité qu'elle fut jugée digne de nombreuses manifestations divines. […] Toute sa vie elle fut l'objet de l'amour et de la louange des dieux et des hommes.[15] » Une vraie sainte païenne ! On ne peut s'empêcher d'avoir l'impression que Damascius a essayé de forger des modèles païens concurrençant les grandes figures féminines du christianisme. Notons d'ailleurs que certains de ces traits, inhabituels pour des femmes, ont pu être mal interprétés par la postérité. Ainsi Jean de Nikiou : « En ces temps, il y avait à Alexandrie une femme païenne, philosophe, nommée Hypatie, qui, constamment occupée de magie, d'astrologie et de musique, séduisait beaucoup de gens par les artifices de Satan.[16] » La théurge devient magicienne, la vierge continente devient séductrice satanique. D'autres, plus récemment, se sont fondés sur le texte mutilé de Damascius pour en faire une personnalité scandaleuse, une espèce de cynique battant le pavé alexandrin pour semer la provocation. La critique récente a eu raison de ces contresens[17]. Mais comme on le voit, le texte de Damascius laisse planer les soupçons d'une reconstruction apologétique qui nous en apprend moins sur le rôle réel des femmes dans le domaine intellectuel que sur l'idéologie d'une société qui regarde la femme intellectuelle comme une exception monstrueuse et sur celle d'un paganisme agonisant qui les utilise pour concurrencer le modèle chrétien émergent.

2. La transmission de la culture : enseignantes et copistes

Descendons d'un cran : nous aurons peut-être plus de chance dans le domaine de la transmission de la culture où l'on s'attend à ce que les femmes aient joué un rôle plus actif. L'enseignement de haut niveau étant dispensé par les intellectuels eux-mêmes, il n'est pas étonnant que nous ne trouvions pas plus de femmes que précédemment. Si l'on excepte là encore Hypatie, aucune figure féminine n'est passée à la postérité. La prosopographie des professeurs d'enseignement supérieur (en grammaire, rhétorique, philosophie, médecine et droit) de l'Empire oriental des V^e^-VII^e^ s. établi récemment par Elżbieta Szabat ne comprend

14. Il est possible, comme le suppose R. Goulet, qu'il y ait là une allusion aux chrétiens.

15. Damascius, *Vie d'Isidore*, éd. P. Athanassiadi, Fr. 56 = éd. Zintzen, Fr. *124 : ἁπλῆ καὶ γενναία καὶ δικαιοσύνης οὐδὲν ἧττον ἢ σωφροσύνης ἐπιμεληθεῖσα διὰ βίου παντός· τὸ δὲ ἐξαίρετον αὐτῆς, <τὸ> φιλόθεον καὶ φιλάνθρωπον. διὰ τοῦτο καὶ παρὰ δύναμιν εὖ ποιεῖν ἐπεχείρει τοὺς δεομένους, ὥστε καὶ τοῦ Ἑρμείου τελευτήσαντος ἐπὶ παισὶν ὀρφανοῖς ἀπολειφθεῖσα τῶν αὐτῶν εἴχετο δαπανημάτων εἰς τὰς εὐποιΐας. τοιγάρτοι καὶ ὑπόχρεων τοῖς υἱέσι τὸν βίον ἐποίησεν, ἐφ' ᾧ καὶ μέμψασθαί τινες αὐτὴν ἐπεχείρουν. ἡ δὲ ἕνα θησαυρὸν ἡγουμένη τῆς ἀμείνονος ἐλπίδος, εἴ τις ἐθέλοι τοῖς ἱεροῖς καὶ ἐπιεικέσιν ἀνθρώποις ἐπικουφίζειν τὰ ἄχθη τῆς χρησμοσύνης, οὐδενὸς ἐφείδετο διὰ τὸν ἔλεον τῆς κατὰ τὰ ἀνθρώπεια τύχης· τοιγαροῦν ἠγάπων αὐτὴν καὶ τῶν πολιτῶν οἱ πονηρότατοι. [...] τὰ δὲ πρὸς θεὸν εὐσεβὴς οὕτω καὶ ἱερά, καὶ τὸ ὅλον φάναι θεοφιλής, ὥστε πολλῶν ἐπιφανειῶν ἀξιοῦσθαι [...] διεβίω πάντα τὸν βίον ὑπὸ θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων ἀγαπωμένη καὶ ἐπαινουμένη. J'emprunte la traduction à R. Goulet (cité n. 8).

16. Trad. H. Zotenberg, dans *Chronique de Jean, évêque de Nikiou*, Paris 1883, p. 474.

17. Chuvin, Le « cynisme » d'Hypatie (cité n. 3).

aucune femme, ni pour l'Égypte, ni pour le reste des provinces d'Orient[18]. La moisson dans le domaine de l'enseignement « primaire » ou « secondaire » (pour utiliser une terminologie anachronique) est à peine plus riche[19]. Et pourtant, on s'appuie pour cela sur les papyrus, une source *a priori* plus objective et moins susceptible de ne privilégier qu'une élite. Nous n'avons que deux mentions de femme *didaskalos* (souvent appelées, comme l'a montré R. Cribiore d'après la documentation papyrologique de toutes les époques, *deskalos* ou *deskalê*[20]), et encore n'est-on pas sûr qu'il ne s'agisse pas d'enseignement manuel en vertu de la polysémie du mot *didaskalos* :

• *SB* XIV 11532 (IV^e^ s.), lettre adressée au *didaskalos* Philoxenos où il est question à deux reprises de Κυρίαν τὴν διδάσκαλον (mieux que κυρίαν τὴν διδάσκαλον malgré l'occurrence suivante).

• *P.Iand.* VI 101 (V^e^/VI^e^ s.), lettre où l'expéditeur s'adresse deux fois à une femme qu'il appelle κῦρί μου δε<σ>καλέ dans un grec si pitoyable qu'on peut espérer qu'il n'est pas son élève !

Nous n'avons pas pour l'époque byzantine de témoignage de *grammatikê* comme ce remarquable portrait d'Ἑρμιόνη γραμματική du I^er^ s. provenant d'Hawara (*SB* I 5753)[21].

Le petit nombre de témoignages d'enseignantes pourrait être mis sur le compte de l'interdiction paulinienne énoncée dans 1Tm 2.12 : διδάσκειν δὲ γυναικὶ οὐκ ἐπιτρέπω, οὐδὲ αὐθεντεῖν ἀνδρός, ἀλλ' εἶναι ἐν ἡσυχίᾳ « Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de faire la loi à l'homme, mais qu'elle se tienne tranquille. » Il ne faudrait pas pour autant prendre ce précepte au pied de la lettre comme l'a fait par exemple l'éditeur du *SB* XIV 11532 (IV^e^ s.)[22], lettre très endommagée où il est question d'une Kyria *didaskalos* : il en vient à conclure que cette lettre, assurément chrétienne d'après la formule finale[23], émane de milieux sectaires puisque Kyria ne pouvait être une enseignante laïque ni une didascale au service de l'Église. Rien dans cette lettre très endommagée n'étaye cette hypothèse[24].

Une raison plus simple peut rendre compte du petit nombre d'enseignantes : comme l'attestent les papyrus déjà pour les périodes antérieures, le métier d'enseignant, très dépendant de la demande, pouvait impliquer une mobilité incompatible avec le statut de mère de famille[25]. L'exemple d'Aidésia qui donna des cours de philosophie à ses fils[26] montre néanmoins que les femmes pouvaient assurer un enseignement dans un cadre

18. E. Szabat, Teachers in the Eastern Roman Empire (fifth-seventh centuries) : a historical study and prosopography, dans *Alexandria : auditoria of Kom el-Dikka and late antique education*, ed. by T. Derda, T. Markiewicz et E. Wipszycka (Journal of juristic papyrology. Supplements 8), Warsaw 2007, p. 177-345.

19. Voir Cribiore, *Gymnastics of the mind* (cité n. 1), p. 78-83.

20. R. Cribiore, *Writing, teachers, and students in Graeco-Roman Egypt* (American studies in papyrology 36), Atlanta 1996, p. 23. La liste des enseignants constitue l'appendice 1 de cet ouvrage, p. 161-170.

21. Pour la date, cf. S. Walker & M. Bierbrier, *Ancient faces : mummy portraits from Roman Egypt*, London 1997, p. 37-39, n° 11, qui situe ce portrait aux environs de 40-50 apr. J.-C. Signalons cependant que, pour D. Montserrat, Heron « bearer of *philosophia* » and Hermione *grammatike*, *JEA* 83, 1997, p. 223-226, γραμματική ne serait pas un technonyme mais une épithète laudative mettant en valeur le savoir de la défunte. Cribiore, *Gymnastics of the mind* (cité n. 1), p. 79, penche pour l'explication traditionnelle.

22. M. Nagel, Lettre chrétienne sur papyrus (provenant de milieux sectaires du IV^e^ siècle ?), *ZPE* 18, 1975, p. 317-323.

23. L. 11 : ἡ χάρις τοῦ κ(υρίο)υ ἡμῶν Ἰη(σοῦ) [Χρ(ιστοῦ) μετὰ πάντων ὑμῶν].

24. Elle est rejetée par Cribiore, *Gymnastics of the mind* (cité n. 1), p. 81.

25. Cribiore, *Gymnastics of the mind* (cité n. 1), p. 53-54, sur la mobilité des *kathêgêtai*.

26. Damascius, *Vie d'Isidore*, éd. P. Athanassiadi, Fr. 56 = éd. Zintzen, Fr. *124 : μάλιστα δὲ τῶν υἱέων ἐπεμελεῖτο τὰ περὶ φιλοσοφίαν, ὀρεγομένη τὴν τοῦ πατρὸς ἐπιστήμην αὐτοῖς παραδοῦναι καθάπερ κλῆρόν τινα πατρῴας οὐσίας.

familial. Mais on ne peut s'attendre à ce qu'il soit mis en évidence par la documentation papyrologique.

Le christianisme a cependant accordé aux femmes un rôle en matière de transmission de la culture, un rôle néanmoins éminemment passif et dans un cadre religieux : celui de copiste[27]. Le premier témoignage remonte à Origène d'après Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, VI 23 : « Origène, quand il dictait, avait à sa disposition plus de sept tachygraphes, qui se relayaient à heures fixes, et tout autant de copistes ainsi que des jeunes filles exercées à la calligraphie.[28] » Nous en avons un deuxième avec le Codex Alexandrinus, ce célèbre manuscrit biblique du v^e^ s. originaire d'Égypte et offert en 1627 par Cyrille Loukaris, patriarche de Constantinople, au roi Charles I^er^ d'Angleterre, si l'on en croit la note du même patriarche au premier folio du volume :

« Ce livre des Saintes Écritures, Ancien et Nouveau Testament, autant que nous le sachions d'après la tradition, a été écrit de la main de Thècle, noble Égyptienne, il y a environ 1 300 ans, peu après le concile de Nicée. Le nom de Thècle a été inscrit à la fin du livre mais, après que les Mahométans eurent fait disparaître le christianisme, les livres des chrétiens connurent tous le même sort. Ainsi on a fait disparaître, en le déchirant, le nom de Thècle, mais la mémoire et la tradition en ont été respectées jusqu'à récemment.[29] »

Cette information a été rejetée par la majeure partie de la critique moderne, notamment du fait d'une confusion avec la martyre homonyme entretenue par une note apposée en arabe au début du même codex, attribuant la copie à « Thècle la martyre »[30]. S'il n'y a pas de preuve positive que ce codex ait été copié par une femme, c'est une possibilité que le précédent origénien et surtout des témoignages papyrologiques des v^e^-vii^e^ s. incitent à accueillir favorablement.

Trois papyrus mettent en effet en relation, plus ou moins directement, femmes et *scriptoria* :

27. Voir K. Haines-Eitzen, « Girls trained in beautiful writing » : female scribes in Roman antiquity and early Christianity, *Journal of early Christian studies* 6, 1998, p. 629-646, repris dans Ead., *Guardians of letters : literacy, power, and the transmitters of early Christian literature*, Oxford 2000, chap. 2, p. 41-52. Voir aussi A. Soroceanu, Sanctae literatae : Zur Tätigkeit christlicher Frauen in spätantiken Skriptorien, dans *Gelehrte in der Antike* (cité n. 2), p. 237-250. Ces deux études laissent de côté les témoignages papyrologiques. Pour ces derniers, voir C. Kotsifou, Books and book production in the monastic communities of Byzantine Egypt, dans *The early Christian book*, ed. by W. E. Klingshirn & L. Safran, Washington 2007, p. 66-101 (*P.Paramone*, publié en 2004, n'est pas cité). Voir, en dernier lieu, M. J. Albarrán Martínez, *Ascetismo y monasterios femeninos en el Egipto tardoantiguo*, Barcelona 2011, p. 317-318, paru après la rédaction de ces pages (on y trouvera, au chapitre VIII, une étude de l'éducation dans les milieux monastiques féminins que je n'ai pu mettre à profit ici).

28. Ταχυγράφοι τε γὰρ αὐτῷ πλείους ἢ ἑπτὰ τὸν ἀριθμὸν παρῆσαν ὑπαγορεύοντι, χρόνοις τεταγμένοις ἀλλήλους ἀμείβοντες, βιβλιογράφοι τε οὐχ ἧττους ἅμα καὶ κόραις ἐπὶ τὸ καλλιγραφεῖν ἠσκημέναις.

29. *Liber iste scripturae sacrae N. et V. Testamenti, prout ex traditione habemus, est scriptus manu Theclae, nobilis foeminae Aegyptiae, ante mille et trecentos annos circiter, paulo post concilium Nicenum. Nomen Theclae in fine libri erat exaratum, sed extincto Christianismo in Aegypto a Mahometanis, et libri una Christianorum in similem sunt reducti conditionem. Extinctum ergo est Theclae nomen et laceratum, sed memoria et traditio recens observat.* Je cite le texte (que je corrige à deux endroits) d'après Haines-Eitzen, Girls trained in beautiful writing (cité n. 27), p. 643, qui le recopie dans le fac-similé photographique de H. & K. Lake, *Codex Sinaiticus Petropolitanus*, Oxford 1911-1922.

30. Cf. Haines-Eitzen, *ibid.*

• *SB Kopt.* II 845 (v^e^/vi^e^ s.)[31], lettre copte de Peshot qui commandite auprès de moines un travail d'illustration (?) et de décoration d'un livre. Parmi les personnes qui sont associées aux destinataires dans la formule initiale de salutations est mentionnée ⲧⲉⲧⲛ̄ϩⲗ̄ⲗⲱ litt. « votre vieille », qui, eu égard aux usages monastiques, pourrait désigner une moniale[32]. Je reconnais que le lien entre cette personne et les livres est bien ténu. Ce n'est pas le cas des témoignages suivants.

• *P.Mon.Epiph.* 374 A et B (Thèbes, vii^e^ s.), deux lettres coptes du moine Epiphanios au moine Patermouthios par lesquelles il lui demande de s'arranger avec « [s]a mère » (ⲧⲁⲙⲁϩⲓ) pour qu'elle copie (litt. écrive, ⲛ̄ⲥⲥⲁϩ) un livre (ϫⲱⲱⲙⲉ) qu'il lui envoie. L'éditeur considère qu'il s'agit de remplir ou souscrire un document. Mais le mot copte ϫⲱⲱⲙⲉ désigne un livre et non un acte[33]. Quant à la « mère », étant donné le contexte monastique de cette lettre, il ne peut s'agir en toute vraisemblance de la mère d'Epiphanios comme le pense l'éditeur, mais d'une moniale.

• *P.Paramone* 14 (Arsinoïte, vii^e^ s.[34]), lettre grecque écrite par l'abbesse d'un couvent d'Apa Shenouté (ἡ μεγάλη τῶν ἅββα Σινούθου) : elle passe, entre autres, commande de fournitures, dont du parchemin et divers pigments[35].

Ces textes font série[36] et donnent à penser que des *scriptoria* de femmes se sont développés en milieux monastiques. Ce ne semble pas être propre à l'Égypte si l'on en croit les exemples de Mélanie la Jeune (ca 389-439) en Palestine ou Césarie la Jeune (v^e^ s.) en Arles.

3. La réception de la culture : l'apprentissage et l'alphabétisation des femmes

Passons à la réception de la culture, domaine qui, parce qu'il implique une participation à plus grande échelle, semble *a priori* pouvoir être le mieux documenté. Par réception, j'entends l'instruction reçue par les femmes : celle-ci peut couvrir un large spectre qui va de la simple alphabétisation à la maîtrise d'une vaste culture littéraire. Si elles ne permettent pas facilement d'appréhender l'aspect qualitatif de cette culture, les sources nous présentent, selon leur nature, les femmes dans trois situations : (a) l'élève qu'on instruit, puis, devenue femme, (b) celle qui lit et (c) celle qui écrit.

La première de ces trois situations est la plus mal documentée. L'époque n'est plus aux terres cuites qui saisissaient sur le vif des écolières, aux sarcophages où étaient représentées des fillettes en train d'apprendre à lire ou à écrire ni aux inscriptions funéraires faisant allusion à la formation littéraire de la défunte[37]. Il est vrai que ces types d'objets ou de

31. Éd. M. Weber, Zur Auschmückung koptischer Bücher, *Enchoria* 3, 1973, p. 53-62. Le texte est reproduit avec une traduction anglaise et française dans H. Maehler, Byzantine Egypt : urban élites and book production, *Dialogos* 4, 1997, p. 132-133 et Id., Élites urbaines et production littéraire en Égypte romaine et byzantine, *Gaia* 3, 1998, p. 93-94 (= Id., *Schrift, Text und Bild : Kleine Schriften* [APF Beiheft 21], München – Leipzig 2006, p. 247-248) ainsi que dans Kotsifou, Books and book production (cité n. 27), p. 66-67.

32. Cf. Kotsifou, Books and book production (cité n. 27), n. 2.

33. Cf. Kotsifou, Books and book production (cité n. 27), p. 58.

34. vi^e^/vii^e^ s. selon l'éd. L'écriture me semble appartenir incontestablement au vii^e^ s.

35. L. 2-4 : Ἓν δὲ τριμήσιν ῥουσαίων καὶ ἓν κριμνῶν καὶ ἓν πορφηροῦν παρακαλῶ ἀγοράσαι καὶ πέμψαι μοι. [...] καὶ ἀγόρασον δύο νομ(ισμά)τ(ια) μεμβραΐνων καλῶν τελείων καὶ πέμψον μοι.

36. On peut peut-être y ajouter *P.Mon.Epiph.* 388, lettre qui réclame à Tmanna (?) l'envoi d'un livre. Mais on ne peut savoir le rôle exact de Tmanna : a-t-elle copié l'ouvrage ou s'agit-il d'un livre qu'elle prête ou qu'elle rend ? Pour la seconde solution, voir ci-dessous.

37. Cf. Cribiore, *Gymnastics of the mind* (cité n. 1), p. 84, n. 39 ; p. 84, n. 42-43 pour la bibliographie. Excepté les terres cuites, les autres monuments sont étrangers à l'Égypte.

monuments, anecdotiques ou limités à une élite, ne pouvaient guère avoir valeur de norme. Les papyrus, qui auraient pu être plus bavards et plus révélateurs, n'ont à ma connaissance rien livré sur l'instruction féminine à l'époque qui nous intéresse.

La deuxième situation, celle de femmes en possession de livres qu'elles lisent, est également mal documentée. Nous n'avons pas pour l'époque protobyzantine de bibliothèques privées ayant appartenu sans équivoque à des femmes comme celle d'Aurelia Ptolemaïs, juste avant notre période, à la fin du IIIe s., une propriétaire terrienne, membre d'une famille de curiales, ayant possédé au moins deux manuscrits de l'*Iliade*, des *Sikyonika* et les *Cestes* de Jules l'Africain[38]. Ce silence n'est cependant pas significatif : pour que l'identité du propriétaire de livres soit déterminée, ceux-ci doivent pouvoir être replacés dans le contexte d'archives ; or il est rare qu'on ait les moyens de le faire[39] ; de plus, le nombre d'archives protobyzantines ayant une femme comme protagoniste est fort réduit[40]. Mais il y a d'autres moyens de débusquer les femmes lectrices : les lettres privées peuvent témoigner d'échanges de livres. Je n'ai trouvé comme exemple grec[41] datant de notre période que le *P.Oxy.* LXIII 4365 (IVe s.)[42] :

τῇ κυρίᾳ μου φιλτάτῃ ἀδελ-
φῇ ἐν K(υρί)ῳ χαίρειν.
χρῆσον τὸν Ἔσδραν,
ἐπεὶ ἔχρησά σοι τὴν
λεπτὴν Γένεσιν.
ἔρρωσο ἡμεῖν ἐν Θ(ε)ῷ.

À Madame ma très chère sœur, salut dans le Seigneur. Prête-moi Esdras puisque je t'ai prêté la petite Genèse. Salut en Dieu.

On voit deux chrétiennes s'échanger des livres bibliques. Il est à noter que cette lettre est écrite au verso d'un coupon de papyrus taillé dans un feuillet plus large ayant contenu au recto une pétition signée, possiblement de la même main (malgré la différence de taille des lettres et d'épaisseur du trait), par une certaine Aurelia Sot(e)ira alias Hêsychion. Nous aurions donc l'identité de notre épistolière. À noter que son écriture, appliquée sans être maladroite, ne présente aucune ligature et dessine le profil d'une personne peu rompue à l'écriture rapide des documents mais peut-être plus habituée à la capitale des ouvrages littéraires.

Ce texte nous amène à examiner le cas des femmes qui écrivent et à aborder le problème de l'alphabétisation féminine. Celle-ci s'observe principalement à travers deux types de sources : (a) les souscriptions de documents et (b) les lettres privées.

38. Cf. R. S. Bagnall, An owner of literary papyri, *CPh* 87, 1992, p. 137-140.

39. Cf. W. Clarysse, Literary papyri in documentary « archives », dans *Egypt and the Hellenistic world*, ed. by E. van 't Dack, P. van Dessel and W. van Gucht, Lovanii 1983, p. 43-61.

40. Voir, sur Trismegistos (<www.trismegistos.org/arch/list_all.php>), les archives d'Aurelia Tapais (IVe s.), d'Aurelia Tetoueis (372-374), de Flavia Anastasia (500-599), de Sophia Patricia (500-625), de Flavia Aphthonia (565-589), d'Elisabeth et Abigaia (VIIIe s.). Ce sont d'ailleurs des ensembles très limités, n'excédant pas les dix textes, qui, pour certains, s'apparentent plus à des dossiers qu'à des archives. Il est possible qu'avec l'ensemble de Flavia Anastasia soient à mettre en connexion des manuscrits coptes acquis en même temps. Cf. T. M. Hickey, Reuniting Anastasia : P.bibl. univ. Giss. inv. 56 + P.Erl., *APF* 49, 2003, p. 200, n. 3.

41. Voir peut-être pour le copte *P.Mon.Epiph.* 388, lettre qui réclame à Tmanna (?) l'envoi d'un livre. Cf. ci-dessus, n. 36.

42. Le texte est repris dans R. Otranto, *Alia tempora, alii libri* : notizie ed elenchi di libri cristiani su papiro, *Aegyptus* 87, 1997, p. 106-108, no 2.

L'étude des souscriptions des documents grecs permet quelques conclusions. Le recensement de tous les documents signés par des femmes, qu'elles soient Flavia ou Aurelia, donne les résultats suivants[43].

Flavia (IVe-VIIe s.)

nombre de souscriptions	nombre de souscriptions autographes	% des souscriptions autographes
2	2	100 %

Aurelia (IVe-VIIe s.)

nombre de souscriptions	nombre de souscriptions autographes	% des souscriptions autographes
69	9	13 %

La première constatation n'étonnera pas : les Flaviæ, qui appartiennent aux couches plus aisées de la société, sont toutes en mesure de signer par elles-mêmes. Quoique le nombre de textes ne permette pas de généralisation, on suspecte chez elles une très forte, pour ne pas dire totale, alphabétisation.

Quant aux Aureliæ, elles souscrivent rarement de leur main (13 %) et sont contraintes d'avoir recours aux services d'un *hypographeus* qui signe pour elles[44]. Il est intéressant de constater que sur les 9 cas de souscriptions autographes, 6 se trouvent dans des pétitions (soit la totalité des pétitions de femmes[45]). Cela en dit long sur la pétition à l'époque byzantine : peu de femmes y avaient recours et celles-ci devaient maîtriser le grec puisque la procédure se fait exclusivement en grec[46]. Serait-ce le signe d'un retrait des femmes d'une forme de vie publique en même temps que se développent des procédures parallèles privées comme les médiations qui deviennent de plus en plus nombreuses ? C'est surtout, à mon avis, le signe d'une détérioration de l'alphabétisation en grec des femmes qui s'observe mieux encore avec les lettres privées et qui les contraint à éviter les procédures où la maîtrise autant écrite qu'orale du grec est nécessaire et contraignante, ou bien à se rabattre sur des compromis comme les médiations privées où le copte commence d'ailleurs à s'imposer dès le VIe s. Le fait que, dans presque 90 % des transactions écrites, les femmes sont incapables de signer confirme bien ce constat.

Le phénomène est encore plus net avec les lettres privées, qui constituent le meilleur témoignage de l'instruction des femmes et de leur alphabétisation en grec. Je partirai

43. Ce recensement s'appuie sur les données de la *DDBDP* au 20/10/2010. Il ne prend en compte que les textes où la souscription est, au moins partiellement, conservée et où la déclarante est pourvue du gentilice *Flavia* ou *Aurelia* (j'ai ajouté quelques cas de souscriptions faites par des femmes qui n'ont pas indiqué leur gentilice, mais de façon non systématique). — Je laisse de côté le cas du *SB* VI 9239 (548) puisque la main de la souscription ne fait pas l'unanimité : l'éditrice pense qu'elle est identique à celle du corps du texte ; J.-L. Fournet et J. Gascou, Liste des pétitions sur papyrus des Ve-VIIe siècles, dans *La pétition à Byzance*, éd. par D. Feissel et J. Gascou (MTM 14), Paris 2004, p. 189, proposent qu'elle soit peut-être différente ; R. S. Bagnall, Women's petitions in late antique Egypt, *ibid.,* p. 56, n. 18, envisage la possibilité qu'elle soit différente du corps du texte et de la datation.

44. Sur l'*hypographeus*, voir l'étude classique de H. C. Youtie, Ὑπογραφεύς : the social impact of illiteracy in Graeco-Roman Egypt, *ZPE* 17, 1975, p. 201-221 (= Id., *Scriptiunculae posteriores. 1*, Bonn 1981, p. 179-199). Voir, plus récemment, T. J. Kraus, (Il)literacy in non-literary papyri from Graeco-Roman Egypt : further aspects to the educational ideal in ancient literary sources and modern times, *Mnemosyne* 53, 2000, p. 322-342 (= Id., Ad fontes *: original manuscripts and their significance for studying early Christianity : selected essays* [Texts and editions for New Testament study 3], Leiden – Boston 2007, p. 107-129).

45. Je laisse de côté les brouillons et le cas douteux du *SB* VI 9239 évoqué à la n. 43.

46. Cf. Bagnall, Women's petitions (cité n. 43), p. 53-60, notamment 56-57 pour les souscriptions.

des chiffres que R. S. Bagnall a publiés dans une étude de 2001 sur les lettres privées de femmes dans l'Égypte byzantine[47] :

siècle	Ier	IIe	IIIe	IVe	Ve	VIe	VIIe
papyrus	2478	8435	5880	3302	1117	3570	1836
lettres privées	302	808	754	375	110	179	107
lettres de femmes	23	90	51	29	6	6	1
% lettres de femmes/lettres	7,6	11,1	6,8	7,7	5,5	3,4	0,9
% lettres de femmes/papyrus	0,9	1,1	0,9	0,9	0,5	0,2	0,1

On constate après le IVe un effondrement des lettres de femmes en grec, qui s'accentue après le VIe s. Alors qu'elles constituent environ 1 % de la documentation dans les siècles qui précèdent, elles tombent à 0,1 % au VIIe s. Comme l'a montré R. S. Bagnall[48], l'argument du déclin de la mobilité sociale ou de la visibilité sociale des femmes à la suite de la montée du christianisme, quoiqu'étant pour une part valide, n'explique pas entièrement ces statistiques. La raison est à chercher dans le développement du copte, forme écrite de l'égyptien qui s'élabore dans le courant du IIIe s. pour être usitée à grande échelle à partir du deuxième quart du IVe s. Depuis le milieu du Ier s. qui voit l'extinction du démotique dans les documents de milieux non cléricaux jusqu'au IVe s., les Égyptiens étaient contraints de communiquer par écrit en ayant recours au grec. À partir du IVe s., ils peuvent bénéficier d'un médium qui corresponde à leur langue d'usage. Or, si l'on en croit R. S. Bagnall, les lettres coptes de femmes représenteraient env. 2,3 % des lettres coptes en général et env. 1,1 % des documents coptes[49]. Cette dernière proportion serait identique à celle constatée pour les lettres grecques de femmes d'avant le Ve s. Autrement dit, lorsque le copte apparaît, les femmes abandonnent le grec et adoptent le copte qui devient le médium écrit de la sphère privée tandis que le grec se maintient dans la sphère publique. Cela se vérifie avec un ensemble aussi ancien que les textes de Kellis (IVe s.) : sur les 38 lettres grecques éditées, il n'y en a aucune écrite par une femme ; sur les 35 lettres coptes, 4 ou 5 sont écrites par des femmes (soit 11,4-14 %).

Il n'y a donc pas de déclin de l'alphabétisation féminine, mais déclin de la maîtrise écrite du grec. Cette donnée doit s'ajouter aux autres arguments avancés pour expliquer la relative désaffection des femmes dans l'enseignement que nous constations plus haut. À l'exception des poches de résistance païennes où le grec est la langue de la tradition et de la culture classique et mis à part les femmes des couches aisées pour qui le grec constitue non seulement, dans bien des cas, une langue d'usage naturel mais aussi un médium indispensable pour gérer leurs biens et mener leurs affaires (notamment quand elles sont dispensées de la nécessité d'être représentées par un *kyrios*)[50], le reste de la population

47. R. S. Bagnall, Les lettres privées de femmes : un choix de langue en Égypte byzantine, *Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique* 6e série, 12, 2001, p. 133-153 (le tableau est p. 134).

48. Bagnall, Les lettres privées de femmes (cité n. 47), repris par R. S. Bagnall et R. Cribiore, *Women's letters from ancient Egypt (300 BC-AD 800)*, Ann Arbor 2006, p. 19-22.

49. Bagnall, Les lettres privées de femmes (cité n. 47), p. 140.

50. Il est à noter que d'après *P.Oxy.* XII 1467 (263), la maîtrise du grec est requise pour les femmes sollicitant le *ius liberorum* : οἵτινες ἐξουσίαν διδόασιν ταῖς γυναιξὶν ταῖς τῶν τριῶν τέκνων δικαίῳ κεκοσμημένα[ι]ς ἑαυτῶν κυριεύειν καὶ χωρ[ὶς] κυρίου χρηματίζειν ἐν αἷς ποιοῦν[τ]αι οἰκονομίαις, *πο[λλ]ῷ δὲ πλέον ταῖς γρά[μ]ματα ἐπισταμέναις*. καὶ αὐτὴ τοίνυν τῷ μὲν κόσμῳ τῆς εὐπαιδείας εὐτυχήσασα, *ἐνγράμματος δὲ κα[ὶ ἐ]ς τὰ μάλιστα γράφειν εὐκόπως δυναμένη*, κτλ. Le *ius liberorum* n'est cependant plus mentionné dans les papyrus à partir du Ve s. (cf. J. Beaucamp, *Le statut de la femme à Byzance, 4e-7e siècle. 2,*

féminine quitte le domaine de la culture grecque pour éventuellement jouer un rôle dans celui de la culture copte montante : si nous ne savons rien de la place que les femmes ont pu tenir dans l'enseignement de la langue copte, nous avons mis en évidence le rôle qu'elles ont joué dans la diffusion des livres chrétiens, sans aucun doute en copte[51]. La période que nous avons scrutée ne se caractérise donc pas, par rapport à la précédente, par un retrait des femmes de la vie culturelle ou de la sphère de l'écrit, mais par une mutation de paradigme induite à la fois par un changement linguistique et par le statut de plus en plus public et officiel de la littérature. Leurs pratiques culturelles s'inscrivent désormais dans les limites de la vie privée ou religieuse.

Les pratiques sociales [MTM 6], Paris 1992, p. 260-263). Sur la relation entre alphabétisme féminin et pouvoir économique, voir J. Sheridan, Not at a loss for words : the economic power of literate women in late antique Egypt, *TAPhA* 128, 1998, p. 189-203.

51. Sur les quatre papyrus que j'ai cités plus haut, trois sont en copte (*SB Kopt.* II 845, *P.Mon.Epiph.* 374 A et B), tandis que le quatrième, en grec (*P.Paramone* 14), émane du Couvent Blanc, bastion d'un monachisme très coptocentriste.

RÉSUMÉS / ABSTRACTS

Jean-Luc Fournet – Women and culture in Byzantine Egypt (4th-7th c.)

This paper tries to assess to which extent women were involved in the various domains of culture (mainly Greek but also Coptic) in Byzantine Egypt (4th-7th century) by using literary and above all papyrological sources. Going from the intellectuals to the ordinary letter writers through the teachers, we will wonder wether the cultural role of women evolved in comparison with the earlier periods, it being understood that ancient societies generally restricted women's access to culture.

Les réseaux familiaux : Antiquité tardive et Moyen Âge, éd. B. Caseau
(Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographies 37), Paris 2012